

CRTC

Comité de Recherche Théorique et Clinique

**Conférence-débat autour du livre de
Philippe LACADÉE *Vie éprise de parole.*
Samedi 13 avril 2013 à PARIS.**

Brigitte CAPPE, SORP

Le CRTC, accueilli cette fois-ci à PARIS par le SORP, a reçu le 13 avril dernier Philippe LACADÉE, psychiatre, psychanalyste, membre de l'ECF, longtemps vice-président des laboratoires du CIEN, à ce jour consultant, pour une conférence-débat autour de son livre *Vie éprise de parole*.

Signalons parmi les présents le Professeur LE HUCHE, dont les interventions ont contribué à enrichir le débat.

Le CRTC poursuit ainsi sa démarche de rassemblement et d'échanges à partir, notamment, « *des apports de la psychopathologie et de la psychanalyse, qui restent un éclairage pertinent dans la réflexion clinique* » (Nadine JAFFREDO, Bulletin 115 p. 11).

Préambule d'Augustin MUTUALE :

Augustin MUTUALE, docteur en sciences de l'éducation et en

philosophie, enseignant à l'université PARIS VIII nous a exposé en un long préambule, malicieusement soucieux de ne pas céder « *au risque du serpent charmeur, dans le registre de l'éloge mémorial* », ses questions et son cheminement dans l'ouvrage de Philippe LACADÉE.

De sa position de lecteur non analyste, il interroge et recherche au fil du texte :

Quelle est cette langue de l'analyste qui s'articule à la langue* du patient ? Comment se parle-t-elle dans le dialogue ? A-t-elle pour fonction de corriger ... ?

La chambre et l'objet gadget étant devenus la prison dorée de l'adolescence, envahie et consommée par le virtuel, comment accéder à cette chambre, pour promouvoir un espace d'articulation des deux langues ?

*LACAN crée en 1971 le néologisme de « Lalangue » pour rendre compte de ce premier moment de la langue, « *la jouissance de cet entendu d'avant le sens* ».

Il se dit sensible, en tant qu'enseignant, au « *oui au symptôme, non à la voie que tu poursuis pour régler ce symptôme et le mettre en scène !* » que Philippe LACADÉE adresse aux adolescents.

Il conclut en saluant la qualité d'une parole qui, au-delà d'un discours ne serait destinée qu'à des analystes, s'adresse « *à tous ceux qui font ce métier d'accompagner l'autre dans son cheminement pour habiter le monde et vivre mieux en relation avec les autres et l'autre* ».

De cela, il remercie l'auteur : « *quelqu'un pour nous mettre au travail dans une investigation partagée de ce qui fait sens dans les relations humaines* »... « *quelqu'un pour nous mettre en dialogue* ».

Intervention de Philippe LACADÉE et débat :

Les signifiants impactants

Revenant sur son titre *Vie éprise de parole* Philippe LACADÉE en souligne l'homophonie. L'équivoque d'où surgit la vérité est ici recherchée, proche de la nature du mot d'esprit. FREUD, le premier, s'y est intéressé, de même qu'aux lapsus et autres achoppements de la langue, d'où surgit une vérité qui témoigne à l'insu du sujet de l'inverse de ce qu'il veut dire.

Il poursuit avec ce qu'il dénomme **fragments de vie** : « *Dans chaque famille, chaque sujet a à se débrouiller avec des débris de langage avec lesquels il a rencontré un réel* ». (*Vie éprise de parole* p. 70)

Il évoque ainsi, parmi d'autres, son propre vécu d'enfant dont la mère « *a fait sonner sa langue de telle manière que sa parole l'impactera au point de se faire cadavre vivant pour incarner auprès d'elle sa fille perdue* » ; au point de se voir encore pétrifié, à l'adolescence, sous l'appellation de « LACADÉE-bof » décernée par ses camarades...

Ces paroles entendues par l'enfant « *ont sur lui un effet réel en s'inscrivant dans son corps comme symptôme* ». Elles fixent « *un rapport précis au langage, une manière particulière de se situer, en tant qu'humain, dans son existence* ».

L'important n'est pas : « *comment les parents l'ont dit ? Mais la façon dont l'enfant a entendu ces nuances spécifiques* ».

« Je te dis oui et je te dis non »

Quant à la problématique des adolescents, « *humiliés par personne interposée* » (*Vie éprise de parole* p.158), honteux des échecs de leurs pères, réfugiés dans « *la jouissance hors sens* » de leur langue, la parole de l'autre, difficile à saisir, la seule

adresse de l'autre, peut se vivre comme une menace : « *On veut les embrouiller !* ». L'injure vient répondre, une façon de nommer « *l'indicible auquel il a affaire* », où il exprime « *son être de déchet* ».

Selon les mots de FREUD dans *Psychologie du lycéen* : « *l'enfant a le droit de s'attarder dans le stade, même peu réjouissant, de son développement* ». Si l'enfant arrive se présentant « *au titre d'un symptôme, on considère que c'est à partir de ce point-là, comme point d'appui, que l'on doit intervenir* ».

Comment, de notre place, chercher la voie d'un « savoir y faire » avec un enfant, un adolescent pour « *dire oui à la dimension vivante du sujet, oui je reconnais ta langue, en disant non à ce qui le déborde* » comment accompagner « *le passage de la langue entendue au plus près de son corps dans les mots de l'autre vers un accès à la langue articulée qui s'écrit dans les livres et vaut pour tous* », c'est la réflexion à laquelle Philippe LACADÉE nous invite.

Philippe LACADÉE, *Vie éprise de parole. Fragments de vie et actes de parole*¹

Augustin MUTUALE

Si je m'autorise à lire mon texte, c'est avant toute chose pour respecter mon objectif qui est de ne pas me perdre – que ce soit dans la publicité ou dans la description.

En articulation avec la parole de Jacques DERRIDA sur la question de la présentation, je pose, de façon liminaire, deux remarques importantes – à propos desquelles j'attire habituellement attention – dans la présentation de l'ouvrage de Philippe LACADÉE (*Vie éprise de parole. Fragments de vie et actes de parole*).

◆ Première remarque :

La présentation d'un ouvrage se fait toujours au risque de l'œil du serpent charmeur dans le registre de l'éloge « mémorial » qui conduit inéluctablement à l'inventaire ou à la paraphrase au risque de se perdre dans la publicité ou dans la description comme indiqué plus haut d'entrée de jeu.

Celui qui s'adresse au public se situe obligatoirement dans l'espace de la publicité avec le risque d'une mise en valeur « vendeuse » provoquant

¹ Éd MICHÈLE, PARIS, 2012.

l'éparpillement, l'éclatement ou la superficialité d'un discours sur l'œuvre.

Comment sortir de cet esprit consommateur tout en donnant des clés de lecture avec le désir que chaque auteur a d'être lu ?

Il s'agit bien alors de se rapprocher du lecteur. Il est nécessaire de quitter l'espace du « on » que l'on informe, à qui l'on démontre, aussi bien dans un monologue que dans un échange, pour rejoindre le lieu de la communauté qui engage la rencontre avec l'autre dans une communication argumentative ; c'est-à-dire implicative convoquant au dialogue avec un lecteur, « mon lecteur ».

Søren KIERKEGAARD l'a très bien décrit.

« Et que cherche-t-il ? Cet être unique, qu'avec joie et reconnaissance j'appelle mon lecteur, cet homme de bonne volonté, qui, en le recevant, fait pour lui, par lui-même et parce qu'il reçoit, ce que le tronc du temple faisait par lui-même pour le denier de la veuve : il sanctifie le présent, il lui donne son sens et il le multiplie ».

C'est ce lecteur qui me parle et qui confère une autre valeur économique. C'est l'essence même de l'acte qui devient valeur marchande comme le médiatise Willa CARTHER :

« Ses yeux, ses oreilles, étaient des diapasons, des lentilles, qui percevaient la moindre réfraction, le moindre écho d'une pensée ou d'un sentiment (...). Elle entendait une vibration profonde, une sorte d'écho composite, de tout ce que l'écriture disait, et ne disait pas ».

Donner du sens, c'est entrer dans le phénomène de l'appropriation.

Comme KIERKEGARD, je ne crois pas au lecteur miroir. C'est une illusion de croire que sa propre lecture est un reflet de la pensée de l'auteur et même s'il en était ainsi – quelle pauvreté ! La lecture est une confrontation, une collision, une articulation de sa propre pensée avec celle de l'auteur.

C'est ainsi que le « on » d'un public lecteur devient le « nous » d'une communauté comme « personnes en dialogue ».

En retour, le « on » – qui est présenté et qui se présente dans sa prise de parole – devient le « je » de la personne qui ne se paye pas de mots ou plutôt dans le langage d'Emmanuel MOUNIER qui convoque à une métanoia de la pensée « *ignorante de sa situation et de ses responsabilités* ».

La présentation de cet ouvrage se veut donc ouverture à l'œuvre comme désir de partage du cheminement d'une recherche.

◆ Deuxième remarque :

La présentation d'un ouvrage est un discours qui peut se tenir :

- soit dans un regard historique, narratif ou cartographique de l'ouvrage,
- soit dans la mise en lumière des enjeux de l'existence même de cet ouvrage.

J'opte résolument pour la seconde option tout en accordant une place à la première. Il ne s'agit pas ici de commenter des séquences du livre mais d'argumenter un moment d'une écriture qui peut être mise en scène dans une remontée de Philippe LACADÉE. Écoutons-le.

Page 70 : « Dans ces quatre premiers chapitres, j'ai essayé de montrer que, dans sa famille, chaque sujet a à se débrouiller avec des débris de langage avec lesquels il a rencontré le réel. C'est ce que j'ai nommé **des fragments de vie** ».

Montrer ce n'est ni démontrer, ni argumenter mais, à la manière de Saint-Augustin, pointer du doigt, mettre en scène, éclairer la scène des scènes de notre vie qu'il nomme **fragments**.

Ce fragment de vie, nous le trouvons, par exemple, avec Hélène GRIMAUD, femme déboussolée qui a comme désir de trouver un lieu alors que Robinson CRUSOE cherche lui un point d'appui dans une parole de l'autre.

La relation à autrui permet aussi de se confronter ou encore d'avoir un point externe de conscience du monde pour ne pas se perdre dans des hallucinations dans un moment de panique, de crise de confiance dans sa propre perception réelle comme l'écriture de Michel TOURNIER dans, *Vendredi ou les limbes du pacifique*, nous le fait toucher du doigt : « Contre l'illusion d'optique, le mirage, l'hallucination, le rêve éveillé, le fantasme, le désir, le trouble de l'audition... le rempart le plus sûr, c'est notre frère, notre voisin, notre ami ou notre ennemi, mais quelqu'un, grands dieux, quelqu'un ! »²

Le livre entraîne à se déplacer dans ce que nous savons – en prenant place ou en confrontant notre savoir à un récit ou des récits. L'analyste doit veiller à ne pas se précipiter lui-même dans le prolongement de la précipitation de l'autre à trouver le lieu et la formule en l'enfermant dans un discours pseudo-scientifique. Exemple : c'est un TOC.

Il est nécessaire de prendre du temps pour écouter l'autre. Exemple : Hélène GRIMAUD dans son obsession de la symétrie des choses. C'est écouter l'autre jusqu'au lieu où il s'enferme dans la recherche de son équilibre, de son centre de gravité dans le monde.

² Éd GALLIMARD, PARIS, 1989, p.58.

Parfois, nous nous trouvons dans la situation du singe qui, dans sa précipitation, croit sauver le poisson en le sortant de l'eau pour le poser sur une branche. Pris dans l'urgence de la situation, il avait trouvé la formule ainsi que le lieu. Hélas, à la suite de cette action héroïque, le poisson est mort. Alors qu'il croyait bien faire, le singe n'a pas pu écouter l'étonnement du poisson.

Par la répétition, le livre piège l'expert. Il impose une lecture lente qui fait de son lecteur un chercheur. Revenir à la recherche en laissant la question ouverte.

Je suis un lecteur non psychanalyste qui veut comprendre de quoi ce livre est le nom. J'ouvre un livre pour apprendre, comprendre, trouver une réponse, me réjouir, exulter dans les mots de l'autre. Mon intervention est donc aussi interrogative.

Il y a des tableaux dans ce livre, des portraits en biais qui mettent en relation comme aime l'écrire MERLEAU-PONTY. Qu'est-ce qu'un portrait ? Qu'est-ce qu'un témoignage ?

Le récit biographique d'un fragment de vie où le sujet se débrouille « avec les débris de langage avec lesquels il a rencontré le réel ». **Page 70**

Nous voyons passer et s'arrêter ; puis s'en aller pour revenir et continuer leurs routes J.P. SARTRE, Bernard DIU, Hélène GRIMAUD, Alice, Akim, Karim, Laurent, Lucie, Maud, l'élève Toreless, Florentin, Hélène, Sarah et Philippe LACADÉE dans leurs mots ainsi que dans les mots de partenaires d'autres disciplines ou bien dans les mots de Jacques-Alain MILLER ou encore les mots de Philippe LACADÉE en écoute de Jacques LACAN.

Toujours LACAN. Celui qui fait sortir de l'indécision de **lalangue** du « bof » pour entrer dans le désir. Le grand Autre, regard paternel et bienveillant qui parle, confirme l'expérience de praticien. Il fait subir le traumatisme de **lalangue** qui, pourtant, devient notre **lalangue** pour lire le texte dans **lalangue** d'un autre, le patient.

D'où mes questions : quelle est cette langue de l'analyste qui s'articule à **lalangue** du patient ? Comment se parle-t-elle dans le dialogue ? A-t-elle pour fonction de corriger au risque alors de perdre le sens d'un dialogue qui se transforme en interrogatoire où l'autre n'a pas accès à l'autre parole comme étant seulement celle qui l'évalue avec autorité ou bienveillance mais qui au final évalue ?

◆ Parlons de cette langue avec Philippe Lacadée :

Page 32 : « *L'enfant baigne dans le langage et il « subit » la langue dans laquelle il est né* ».

Page 67 : A propos d'Alice : « *l'incarnation du désir dans la loi de la langue articulée à l'Autre auquel elle suppose un savoir devient pour elle, le lieu de l'origine d'un savoir où elle suppose enfin pouvoir trouver une nouvelle formule à sa vie* ».

Abordons cette langue à partir de l'événement de la chambre de l'enfant. Cet événement catastrophe, comme diraient les Grecs, qui renverse, déborde ou bien brode à l'intérieur d'un drame.

Page 135 : « *Notre champ s'est trouvé de plus en plus envahi depuis la modernité ironique par ce qui s'est passé dès la chambre de l'enfant. L'objet gadget est venu prendre la place de l'Autre parental comme porteur de la voi(x)e du désir. Le sujet de plus en plus seul, sans le secours d'un discours qui s'établirait au plus près de son désir pulsionnel, s'adonne à l'usage solipsiste de son objet, dans le refus de la langue de l'autre* ».

Ceci amène à une réflexion sur l'enfance et l'adolescence dans leur rapport à la langue aujourd'hui. L'enfant trouvait la langue dans la

participation active du parent désireux de lui offrir un monde commun, comme le soulignait Hannah ARENDT. Ce monde commun s'offrait avec sa langue et la langue héritée et habitée. C'est la langue évaluative du quotidien des adultes qui venaient provoquer l'enfant. D'où le fait que le silence peut être considéré comme le signe de l'abandon de l'autre. Il faut répondre à l'enfant quand il parle. Il **lalangue**.

L'adolescent, pourtant, est seul. En face de l'adulte, il n'ose pas bredouiller alors qu'il est déjà en prise avec la mutation de son corps, de sa langue. De son côté, l'adulte n'arrive plus à entrer dans la chambre de l'enfant au risque d'être éjecté hors de cet espace qui se veut, de plus en plus, privé.

La langue de l'adolescence s'apprend entre pairs où l'Autre – l'adulte – est mis à l'écart bien que présent et gardant, tout de même, sa fonction de garant de ce langage. Avec le virtuel, l'adulte est carrément exclu de cette fonction de « sur moi ».

La chambre et l'objet-gadget sont devenus la prison dorée de l'adolescence qui est envahie et consommée par le virtuel. Question : Alors comment entrer dans cette chambre et avec quelle posture efficiente ?

Ou plutôt comment le faire à partir de sa chambre pour promouvoir un espace d'articulation de deux langues ?

Pour l'auteur la version moderne de la mission du père pourrait être « *Enseigner la communication* ». **Page 146**

Une question qui espère une réponse simple : comment ?

L'enseignant que je suis, entend cette analyse juste de Philippe LACADÉE selon laquelle l'enfant ou l'ado n'a plus le temps de demander, de vivre l'attente de l'objet désiré. C'est la frénésie du tout, tout de suite ! L'ado d'aujourd'hui est dans l'impératif immédiat de la jouissance de l'objet qui est diffracté par mille canaux pour le faire dans son rapport au savoir.

D'où ce conseil à l'attention du corps enseignant :

Page 132 : « *Le professeur aujourd'hui doit plutôt ne pas hésiter à se repérer sur la fonction du point d'appui du symptôme, selon l'indication de FREUD rappelant que l'enfant a le droit d'avoir un symptôme " même peu réjouissant " ».*

Question : Qu'est-ce que cette affirmation souhaite introduire dans la transmission mise à mal par d'autres canaux par lesquels le savoir se déverse ? Faut-il abandonner sa mission médiatisée ?

Le symptôme pose la possibilité d'une mise en étude non pas comme capacité à transmettre mais comme posture pour tenir l'exigence de l'attente et de l'effort ouvrant une brèche au manque, au désir de savoir ou au désir d'en finir ; en tout cas à la confrontation de la durée. Est-ce bien de cela dont il s'agit pour l'auteur ou bien ai-je trahi sa pensée ?

Allons dans ce qui fait le récit de la personne à partir de ce qui alimente ou réduit son présent, qui ouvre ou ferme l'avenir. **Page 156 :** « *En prenant la parole, le sujet peut tresser d'une autre façon les hasards de sa vie, et d'en faire un destin* ».

Également ces paroles qui se cachent dans la culpabilité et la honte.

Page 158 : « *Être humilié par personne interposée* ».

Selon moi, cela constitue un moment fort de cet ouvrage comme outil de compréhension et de mise en mot de l'expérience au quotidien des travailleurs sociaux dont je fais aussi partie. Nous travaillons au quotidien avec des jeunes en difficulté dans leurs relations sociales avec l'autre comme monde ou univers, les autres comme semblables ou encore l'autre comme événement, prochain, ennemi. Cela découle, pour certains, de la situation de leurs

parents : parents incultes, chômeurs, alcooliques, déboussolés, etc.

Nous voyons combien l'auteur ne se conforte pas dans un discours qui serait hermétique pour les non-initiés. En le lisant, nous saisissons sa réelle ouverture à d'autres disciplines. Ainsi, la réponse à la souffrance n'est pas seulement lacanienne ; ce qui serait une réponse possible, peut-être importante, mais pas la réponse.

Le symptôme peut servir de point d'appui pour l'aider à sortir de l'enfermement.

Oui au symptôme. Je reconnais ton symptôme, mais je ne suis pas d'accord (**donc non**) à la voie que tu poursuis pour régler ce symptôme ou le mettre en scène.

Je ne suis pas d'accord avec le « Tous pareils » comme revendication ou bien comme critique. Exemple : les politiques. Le rejet d'autrui dans un universalisme inféodé de la nullité, de l'indistinction.

Je souhaite aussi entendre l'auteur à travers un autre portrait qui n'est pas mis en exergue dans l'écriture de cet ouvrage : la violence de la langue sous une forme attentionnée et bienveillante qui est celle du séducteur mise en scène, entre autres, par Søren KIERKEGAARD. La parole du séducteur brouille la place de l'autre. C'est la fausse-monnaie de l'attention créatrice.

Questions : Que fait-on de cette violence qui s'actualise par les jeux de séduction au cours de l'adolescence et dans l'enfance ? Quelle est la place de la morale et de l'éthique dans le contenu du langage ?

En quoi le langage interpelle-t-il ? Quelle est la place de la relation ? Celle de l'altérité au risque de l'individualisme ?

Terminons par ces mots qui ouvrent à un avenir possible pour les maltraités de la vie ou les blessés de l'existence : *« Il est encore plus important d'offrir des lieux de parole, où le sujet puisse faire l'expérience de ce que parler veut dire »*. **Page 184**

Qu'il revive d'une manière discursive ce qui est écrit **pages 192-193** « " Tu es cela " est ce que le sujet rencontre à la fin de l'analyse, jusqu'à la limite extatique du langage, coloration plutôt/dépréciative de cette assertion, à charge pour l'analyste de faire de cette dépréciation même le principe d'une louange ».

« Tu es cela » c'est la façon dont se nomme d'une manière dépréciative le patient quand il se parle au cours de sa cure. La cure permet le passage d'un « tu es cela » à un autre « tu es cela ». Le « tu » existe toujours mais il est vu et se voit surtout autrement.

Oui nous sortons de la lecture de ce livre qui avait commencé par « un bof » exprimant un je ne sais quoi d'une non motivation traversée par la crainte d'un discours destiné à des spécialistes lacaniens.

Après les premières pages qui m'avaient fait craindre l'embarquement dans un monde de hiéroglyphes à déchiffrer, cette lecture se termine par « un hurra » exprimant la qualité d'une parole qui s'adresse à tous ceux qui font ce métier d'accompagner l'autre dans son cheminement pour habiter le monde et vivre mieux en relation avec les autres et l'autre.

Pour terminer, ouvrons notre lecture avec les mots de FICHTE parlant de son livre *Fondements du droit naturel selon les principes de la doctrine de la science*³ :

« Contre (...) les préjugés et l'inertie de l'esprit, il y a un moyen : l'instruction et l'aide d'un ami. Je voudrais être cet ami pour celui qui en aurait besoin et n'en trouverait pas de meilleur sous la main. Tel est le motif qui m'a fait écrire ces feuilles ».

L'auteur pourra nous dire pourquoi il a écrit ce livre, mais selon moi, l'autorité de ce livre vient du fait qu'il nous met au travail dans une investigation partagée de ce qui fait sens dans les relations humaines.

Quelqu'un, oui quelqu'un pour nous mettre en dialogue.

Merci !

³ PUF, PARIS, 1998, p. 81.